FRC 318663
Case
FRC
2930

DISCOURS

DE M. LE COMTE

DE LALLY-TOLENDAL

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Le Lundi 13 Juillet 1789.

MESSIEURS,

C'est une suite funeste des excès auxquels se portent les ennemis du bien public, que la modération des bons Citoyens semble presque devenir coupable, et se trouve forcée malgré elle à sortir des mesures qu'elle s'étoit prescrites.

Si un retour sur soi-même étoit permis lorsqu'il faut perdre le sentiment de son existence dans celui d'une calamité générale, je prendrois tous les membres de cette Assemblée à témoin de l'esprit de paix & de justice qui a présidé, j'ose le dire, à tous mes discours, quelque part & dans quelque temps qu'ils ayent été tenus.

J'espère ne pas m'en écarter, même aujourd'hui, malgré la vive émotion que je ressens; mais quel que soit le jugement qui m'attend, calomnié ou non calomnié, c'est ici un de ces instans où il faut s'abandonner à sa conscience.

On vient de nous dénoncer, Messieurs, la surprise faite à la religion d'un Roi que nous chérissons,

THE NEWBERRY LIBRARY

et l'atteinte portée aux espérances de la Nation que nous repréſentons.

Je ne répéterai point tout ce qui vous a été dit avec autant de juſtesse que d'énergie. Je vous préſenterai un simple tableau ; & je vous demande de vous reporter avec moi à l'époque du mois d'Août de l'année dernière.

Le Roi étoit trompé.

Les lois étoient sans Ministres, et vingt-cinq millions d'hommes ſans juges.

Le Trésor public sans fonds, sans crédit, sans moyens pour prévenir une banqueroute générale, dont on n'étoit plus ſéparé que par quelques jours.

L'autorité ſans reſpect pour la liberté des particuliers, & sans force pour maintenir l'ordre public.

Le Peuple, sans autre ressource que les Etats-Généraux, mais sans espérance de les obtenir, & sans confiance, même dans la promesse d'un Roi dont il révéroit la probité, parce qu'il s'obstinoit à croire que les Ministres d'alors en éluderoient toujours l'exécution.

A ces fléaux politiques, la Nature dans sa colère étoit venue joindre les ſiens : le ravage & la déſolation étoient dans les campagnes ; la famine ſe montroit déjà de loin, menaçant une partie du Royaume.

Le cri de la vérité est parvenu juſqu'aux oreilles du Roi ; ſon œil s'est fixé sur ce tableau déchirant ; son cœur honnête & pur s'est senti ému ; il s'est rendu aux vœux de son Peuple, il a rappelé un Ministre que ce Peuple demandoit.

La Justice a repris ſon cours.

Le Tréſor public s'est rempli ; le crédit a reparu, comme dans les temps les plus prospères. Le nom infâme de banqueroute n'a plus même été prononcé.

Les prisons se sont ouvertes, & ont rendu à la Société les victimes qu'elles renfermoient.

Les révoltes qui avoient été ſemées dans pluſieurs Provinces, & dont on avoit lieu de craindre le développement le plus terrible, ſe ſont bornées à des émotions toujours affligeantes sans doute, mais passagères, & appaisées par la sagesse & par l'indulgence.

Les Etats-Généraux ont été annoncés de nouveau : personne n'en a plus douté, quand on a vu un Roi vertueux confier l'exécution de ses promesses à un vertueux Ministre. Le nom du Roi a été couvert de bénédictions.

Le temps de la famine est arrivé. Des travaux immenses, les mers couvertes de vaisseaux, toutes les Puissances de l'Europe sollicitées, les deux Mondes mis à contribution pour notre subsistance, plus de quatorze cent mille quintaux de farine & de grains importés parmi nous, plus de vingt-cinq millions sortis du Trésor royal, une ſollicitude active, efficace, perpétuelle, appliquée à tous les jours, à tous les instans, à tous les lieux, ont encore écarté ce fléau ; et les inquiétudes paternelles, les ſacrifices généreux du Roi, publiés par ſon Ministre, ont excité dans tous les cœurs de ses Sujets de nouveaux sentimens d'amour et de reconnoissance.

Enfin, malgré des obstacles sans nombre, les Etats-Généraux ont été ouverts.... les Etats-Généraux ont été ouverts !.... que de choses, Messieurs, sont renfermées dans ce peu de mots ! Que de bienfaits y

sont retracés ! Comme la reconnoissance de la génération présente et des générations futures vient s'y attacher à jamais !

Quelques divisions ont éclaté dans les commencemens de cette mémorable Assemblée : gardons de nous les reprocher l'un à l'autre, & que personne ne prétende en être totalement innocent. Disons plutôt, pour l'amour de la paix, que chacun de nous a pu se laisser entraîner à quelques erreurs trop excusables ; disons qu'il en est de l'agonie des préjugés, comme de celle des malheureux humains qu'ils tourmentent ; qu'au moment d'expirer, ils se raniment encore, et jettent une dernière lueur d'existence. Convenons que dans tout ce qui pouvoit dépendre des hommes, il n'est pas de plan de conciliation que le Ministre n'ait tenté avec la plus exacte impartialité, et que le reste a été soumis à la force des choses. Mais au milieu de la diversité des opinions, le patriotisme étoit dans tous les cœurs. Les efforts pacificateurs du Ministre, les invitations réitérées du Roi ont enfin produit leur effet. Une réunion s'est opérée. Chaque jour a fait disparoître un principe de division. Chaque jour a produit une cause de rapprochement. Un Projet de Constitution tracé par une main exercée, conçu par un esprit sage et par un cœur droit, a rallié tous les esprits et tous les cœurs. Nous avons marché en avant : on nous a vu entrer dans nos travaux ; et la France a commencé à respirer.

C'est dans cet instant, après tant d'obstacles vaincus, au milieu de tant d'espérances et de besoins, que des conseillers perfides enlèvent au plus juste

des Rois son serviteur le plus fidèle, et à la Nation le Ministre citoyen en qui elle avoit mis sa confiance!

Ce n'étoit pas assez. Trois Ministres étoient animés des mêmes sentimens que lui, de la même fidélité, du même patriotisme; ils sont frappés de la même disgrace.

C'étoit encore trop peu. Cet homme qui, depuis un an, s'est sacrifié pour le Royaume, on le présente au Roi comme un criminel qui doit être banni du Royaume.

Quels sont donc ses accusateurs auprès du Trône? Ce ne sont pas sans doute les Parlemens qu'il a rappelés. Ce n'est pas sûrement le Peuple qu'il a nourri. Ce ne sont pas les créanciers de l'Etat qu'il a payés, les bons Citoyens dont il a secondé les vœux. Qui sont-ils donc? Je l'ignore; mais il en est; la justice, la bonté reconnues du Roi ne ne permettent pas d'en douter. Quels qu'ils soient, ils sont bien coupables.

Au défaut des accusateurs, je cherche les crimes qu'ils ont pu dénoncer. Ce Ministre que le Roi avoit accordé à ses Peuples comme un don de son amour, comment est-il devenu tout-à-coup un objet d'animadversion? Qu'a-t-il fait depuis un an? Nous venons de le voir; je l'ai dit, je le répète : quand il n'y avoit point d'argent, il nous a payés; quand il n'y avoit pas de pain, il nous a nourris; quand il n'y avoit point d'autorité, il a calmé les révoltes.

Je l'ai entendu accuser tour-à-tour d'ébranler le Trône, & de rendre le Roi despote; de sacrifier le Peuple à la Noblesse, & de sacrifier la Noblesse au Peuple. J'ai reconnu dans cette accusation le partage ordinaire des hommes justes & impartiaux, & ce double reproche m'a paru un double hommage.

Je me rappelle encore que je l'ai entendu appeler du nom de factieux ; & je me ſuis demandé alors quel étoit le ſens de cette expreſſion. Je me ſuis demandé quel autre Miniſtre avoit jamais été plus dévoué au Maître qu'il ſervoit, quel autre avoit été plus jaloux de publier les vertus & les bienfaits du Roi, quel autre lui avoit donné & lui avoit attiré plus de bénédictions, plus de témoignages d'amour & de reſpect.

Membres des Communes, qu'une ſenſibilité ſi noble précipitoit au devant de lui le jour de son dernier triomphe, ce jour où, après avoir craint de le perdre, vous crûtes qu'il vous étoit rendu pour plus long-temps, lorſque vous l'entouriez, lorſqu'au nom du Peuple dont vous êtes les auguſtes Repréſentans, au nom du Roi dont vous êtes les Sujets fidèles, vous le conjuriez de reſter toujours le Miniſtre de l'un & de l'autre, lorſque vous l'arroſiez de vos larmes vertueuſes, ah ! dites ſi c'eſt avec un viſage de factieux, ſi c'eſt avec l'inſolence d'un chef de parti qu'il recevoit tous ces hommages, tous ces témoignages de vos bontés. Vous diſoit-il, vous demandoit-il autre choſe que de *vous confier au Roi*, que de *chérir le Roi*, que de *faire aimer au Roi les Etats-Généraux ?* Membres des Communes, répondez, je vous en conjure ; & ſi ma voix oſe publier un menſonge, que la vôtre s'élève pour me confondre.

Et ſa retraite, Meſſieurs, ſa retraite avant-hier a-t-elle été celle d'un factieux ? Ses ſerviteurs les plus intimes, ſes amis les plus tendres, ſa famille même ont ignoré ſon départ. Il a prétexté un projet de campagne. Il a laiſſé en proie aux inquiétudes tout ce qui l'appro-

choit, tout ce qui le chériſſoit : on a paſſé une nuit à le chercher de tous côtés. Que cette marche ſoit celle d'un Miniſtre prévaricateur qui veut échapper à l'indignation publique, cela ſe conçoit : mais quand on ſonge qu'il vouloit ſe dérober à des hommages, à des regrets qu'il eût recueillis par-tout ſur ſon paſſage, & qui euſſent pu adoucir ſa diſgrace ; qu'il a mieux aimé ſe priver de cette conſolation, & ſouffrir dans la perſonne de tous ceux qu'il aimoit, que d'être l'occaſion d'un inſtant de trouble ou d'émotion populaire ; qu'enfin le dernier ſentiment qu'il a éprouvé, le dernier devoir qu'il s'eſt preſcrit, en quittant la France d'où on le banniſſoit, a été de donner au Roi & à la Nation, encore cette preuve de reſpect & de dévouement ; il faut, ou ne pas croire à la vertu, ou reconnoître une des vertus les plus pures qui ayent jamais été ſur la terre.

Doutez-vous, Meſſieurs, que je n'adhère, autant que je le puis, à la Motion qui vient d'être faite ? Je la ſignerois de mon ſang.

Je rends hommage, ainſi que M. Mounier, au principe dont il ne faut jamais s'écarter.

Sans doute le Roi est maître abſolu de compoſer ſon Conſeil comme il lui plaît ; mais nous pouvons lui indiquer les bons ſerviteurs, comme le détourner des mauvais. Nous pouvons lui adreſſer des prières reſpectueuſes, tendres, ſoumiſes. Nous pouvons lui dire qu'il est des circonſtances où la vertu d'un Prince ne ſuffit pas à elle ſeule, où elle a beſoin de trouver le concours d'autres vertus dans ſon Conſeil, & qu'aſſurément nous ſommes dans une de ces circonſtances. Nous pouvons le conjurer par l'amour que nous lui portons, par la fidélité que

301

nous lui garderons toujours, par les entrailles de la Patrie déchirée, de rappeler les seuls Ministres dignes de sa confiance, et les seuls qui possèdent la nôtre.

Hélas! je crains bien que la religion du Roi ne soit éclairée trop tard, & que la perte qu'il a faite, ainsi que nous, ne soit irréparable. Je crains bien que celui qui a eté deux fois méconnu, deux fois calomnié, deux fois rendu suspect au Monarque vertueux, mais trompé, qu'il servoit de son cœur comme de son génie; que celui qui fuit actuellement, comme un proscrit, sur les routes de ce Royaume qu'il a fait fleurir pendant son premier Ministère, qu'il a fait subsister pendant le second, et pour lequel il a sacrifié son repos, sa fortune, sa santé, ne nous soit à jamais enlevé: mais nous devons au Roi, nous devons à la Nation de réclamer celui qui les a si bien servis, et ceux qui l'ont si bien secondés, et dans tous les cas, en nous soumettant, si le Roi nous refuse, comme nous sommes aussi libres dans l'expression de nos sentimens, que le Monarque l'est dans la distribution de ses faveurs, nous dont on n'a pas surpris la religion, nous qu'on n'a pas induits en erreur, nous pouvons et nous devons voter des témoignages solemnels d'estime et de regret, nous devons adresser des remerciemens et des hommages à M. Necker et aux trois Ministres qui se sont si généreusement dévoués pour les intérêts du Roi & de la Nation.

A Paris, chez BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE. 1789.